

# Michel GRODENT Le bandit, le prophète et le mécréant.

La Poésie et la Chanson dans l'histoire de la Grèce moderne  
Paris, Hatier, 1990, 315 pages

Quels rapports précis y-a-t'il entre la chanson populaire et l'histoire et quels furent-ils dans la Grèce moderne pendant et après la Guerre d'Indépendance ? Michel Grodent répond à ces questions dans son dernier ouvrage et ses réponses appellent à leur tour quelques réflexions. <sup>1</sup>

Chanson populaire et événement historique appartiennent à deux domaines longtemps ressentis comme indépendants, sinon même étrangers. Pour beaucoup de folkloristes du siècle passé, la chanson populaire viendrait d'un fond autonome par rapport à l'histoire dont elle ne transmettrait que de faibles et lointains échos. Cette thèse ne peut plus être soutenue sérieusement aujourd'hui. Michel Grodent montre très bien qu'en Grèce moderne un grand nombre de chants populaires sont clairement issus d'événements et de personnages historiques. Evénements qui sont évidemment des catastrophes et des malheurs, comme la chute de Constantinople, de Parga ou de Missolonghi, par exemple, ou la mort de héros historiques comme Digénis, Despô ou Botzaris. Fauriel recueillait encore les plaintes sur la chute de Constantinople dans les campagnes grecques du XIXème siècle. C'est le cas aussi des chansons kleftiques dont beaucoup relatent des combats et célèbrent des héros précis.

De ces plaintes et déplorations, si nombreuses dans le répertoire grec, Grodent dit joliment "qu'elles sont un compromis avec le malheur". Compromis qui quelquefois devient presque exorcisme. La répétition ou la reproduction chantée d'un malheur historique, sous la forme réduite, métaphorique et parfois même allégorique d'une plainte, opère une sorte de catharsis atténuant l'image de la mort ou du malheur et déchantant son souvenir.

C'est là le propre, sans doute, de toutes les chansons populaires historiques de quelque pays qu'elles proviennent. Mais en Grèce, au lendemain de la Guerre d'Indépendance, alors que le pays nouvellement libéré cherche encore ses frontières, sa langue et sa mémoire, la chanson populaire jouera un rôle inattendu et novateur. C'est que le lien entre ce pays exsangue, peuplé de gens dépenaillés, et le passé antique est loin d'être visible. Il semble même à jamais rompu pour les rares étrangers qui parcourent la Grèce, tous férus de grec ancien et imprégnés de visions humanistes. Ces étrangers - combattants volontaires, diplomates, savants, artistes et architectes - découvrent, en place des descendants de Périclès, des autochtones vêtus de fustanelle et chaussés de tsarouques, des femmes disparaissant sous des monceaux de voiles. Qu'ont à voir tous ces gens avec les Grecs antiques ? Tout en eux, leur langue démotique (que même les Grecs lettrés expatriés en Occident ont du mal à comprendre !), leur habillement ou leur accoutrement, leur musique, leurs coutumes contrarie ou altère l'image de la Grèce. Ces voyageurs découvrent une terre orientalisée là même où ils venaient chercher les racines de l'Occident, surprennent une langue abâtardie (à leurs yeux) alors qu'ils rêvaient naïvement d'ouïr les syllabes d'Homère ! Etait-ce toujours la Grèce qu'ils visitaient ou un pays dévoyé, qui occupait son sol mais avait à jamais perdu sa langue, ses traditions et sa mémoire ?

C'est là qu'intervient curieusement la chanson populaire. Car c'est elle et elle seule (en attendant que l'archéologie en prenne le relais) qui va assumer la lourde charge d'être le lien vivant entre l'Antiquité et le présent. Les recherches et collectes laographiques - autrement dit folkloriques - vont se multiplier au lendemain de l'Indépendance et montrer que les coutumes, la langue et les chansons des Grecs modernes viennent en droite ligne du fond byzantin et antique, attestant la pérennité de la Grèce à travers les âges. "Nous, Grecs du XIXème siècle", disent les folkloristes grecs, "sommes bien les descendants des Grecs antiques : regardez nos coutumes au-delà des apparences vestimentaires, écoutez nos chansons au-delà des apparences de la langue démotique". La laographie devient non seulement une recherche et un inventaire, mais une revendication qui fonde la prétention des Grecs de cette époque à devenir membres à part entière de la culture européenne.

---

1 Je signale incidemment, pour ceux qui seraient intéressés par les recueils de chants populaires grecs l'édition publiée sous les auspices de l'UNESCO et intitulée Anthropologie des chansons populaires grecques (traduction et notes de J.L. Leclanche, Paris, Gallimard, 1967)

Largement recueillie, chantée et diffusée, la chanson populaire devient donc le chaînon manquant restituant l'intégrité culturelle de la Grèce entre l'Antiquité et l'Aujourd'hui. D'où en ces chansons - et en ceux qui les réexhument - l'insistance à privilégier les chants funèbres, les déplorations des héros morts pendant l'Indépendance (dont certains feront les fragments d'une Iliade moderne) et les plaintes sur les provinces et les villes perdues, tombées jadis aux mains des Ottomans, des Slaves ou des Albanais. L'évocation des morts, ce qu'on nomme la Nékuia, est en Grèce, depuis l'Odyssée, une référence obligatoire qui sous-tend toutes les épopées et dont, comme l'écrit justement Grodent, "aucune société, aucun individu, si tournés vers l'avenir qu'ils se veulent, ne saurait faire l'économie". Dans le chant populaire, évoquer les morts, particulièrement les héros morts pendant la Guerre d'Indépendance, c'est donc reprendre l'antique Nékeya, se dire (sans le dire) le continuateur d'Ulysse et d'Homère et fonder en même temps les nouveaux héros du présent et de l'avenir, c'est affirmer et affermir le plus lointain passé et le proche avenir. En somme, la chanson populaire grecque, telle qu'elle ressort des quêtes et des collectes des laographes comme Politis, Simopoutos ou Evlambios, et des folkloristes français tels que Fauriel, Grégoire et Legrand, prouve avec une évidence opportune que la nation grecque ne s'est pas endormie pendant la domination turque, que la flamme antique couvait toujours et que, si les Grecs d'aujourd'hui (c'est-à-dire d'après l'Indépendance) ont l'air de Turcs ou d'Albanais, ce n'est qu'une apparence provisoire car leur cœur, leur langue et leur mémoire sont grecs. C'est ce langage-la que les humanistes étrangers entreprenant le pèlerinage de Grèce avaient envie d'entendre alors, disciples de Lord Byron ou lecteurs de Chateaubriand. ils avaient envie d'entendre dire que l'acrite, le klefte, l'armatole, tous ces combattants aux noms exotiques, étaient bien les descendants des héros de l'Iliade. N'était-ce pas leur fantôme - et celui des poètes qui les avaient chantés - que ces étrangers recherchaient partout, n'était-ce pas leur ombre et leur mémoire qu'ils étaient venus libérer de la nuit ottomane ? A ces ombres, ces fantômes et ces spectres chantants qui hantaient les visions de l'Europe, la chanson populaire (les chants kleftiques surtout) redonnaient un corps, un souffle et une histoire.. Loin d'être anhistorique, la chanson populaire a fondé ainsi une nouvelle histoire, en attendant que les archéologues viennent en foule exhumer le passé et prendre le relais des laographes. Mais cela aussi, c'est une autre histoire.

Jacques Lacarrière.